

Les chiffres du bonheur

L'ornithologue monta d'un pas pressé le chemin sur les dunes. Il atteignit l'observatoire à la bonne heure. Les rayons du soleil d'automne inclinaient leurs grands fanaux entre les nuages marins, loin, au-dessus des marais. Seule une silhouette trapue était déjà là, immobile, calée au fond d'un fauteuil pliant de toile verte.

« Beaucoup d'oiseaux, ce soir ? » lui lança l'ornithologue.

La silhouette quitta ses jumelles, et se retourna vers lui. C'était un vieil homme, chinois, au sourire calme. A sa vue, l'ornithologue lui lança un regard surpris et maladroit, avec la gêne de celui qui croise un visage célèbre, qu'il connaît, mais qui sait que cet homme fameux, lui, ne le reconnaitra pas.

« Monsieur Forster... dit-il tremblant. C'est un honneur. J'avais toujours voulu vous rencontrer.

L'homme qui a découvert et décrit en premier l'océanite de Forster ! »

Forster sourit, étonné de telles salutations. Parmi toutes les raisons possibles de le reconnaître, l'idée qu'il soit apprécié pour l'oiseau qu'il avait étudié des décennies auparavant lui plaisait.

« Oui, c'est moi en effet » dit-il en tendant la main, rayonnant d'une fierté simple.

« Mon nom est Boris Jackland. J'ai lu vos articles sur l'océanite. J'en ai même vu un l'an dernier. » dit l'ornithologue en lui serrant la main. Puis sachant que Forster et lui et parlaient la même langue : « Vous êtes venu compter les courlis à pieds blancs ? C'est le début de leur migration, tardive cette année paraît-il »

« Oui, sacrés courlis, ils arrivent tout juste. C'est les seuls oiseaux d'eau qui volent assez lentement pour que j'arrive à les compter. Et encore. A chaque fois que quelqu'un d'autre les compte avec moi, nous n'obtenons jamais le même nombre. C'est une chance que vous soyez là, au moins ce soir je saurai leur nombre exact. »

« Vous faites le modeste, mais je suis sûr que vous connaissez le nombre précis de bécasseaux dans un grand vol de migration, avant même que je ne distingue leur présence à l'horizon. »

« Plaisantez-vous ! » répliqua Forster « Je n'ai jamais su compter. Et pas que les oiseaux. Jamais rien. » Le vieil homme se tut un instant ; mais voyant que l'ornithologue le fixait d'un regard à la fois interrogateur et incrédule, il amorça d'une voix calme des explications.

« Je n'ai jamais su compter, et ce depuis ma naissance. Il y a des gens, voyez-vous, qui ne peuvent lire, ou ne peuvent écrire sans erreur, des gens qui sont sourds, ou qui chantent faux. Eh bien moi, je compte faux. Depuis toujours. Je n'ai jamais pu apprendre, et encore moins comprendre ! Lorsque j'étais enfant, à Hong-Kong, mes parents souhaitaient m'offrir une éducation d'excellence, pour me donner les meilleures chances possibles dans la vie. Mais ils ont vite compris que j'étais incapable de compter. Ils m'ont emmené voir des professeurs, des pédagogues, des docteurs de toutes les sciences. Jamais aucun n'a trouvé de méthode ou de thérapie pour mon cas. J'étais borné; pour moi, les chiffres étaient des symboles étranges sur un papier, mais ils ne pouvaient pas entrer dans mon esprit. Je connaissais leurs noms, reconnaissais leur forme, mais dès qu'il me fallait nommer un nombre que je n'avais jamais vu, comprendre la logique simple de la nomenclature des chiffres, cela m'était impossible. Comme si l'on me demandait de donner un nom à un oiseau inconnu, je restais interdit, incapable. Je ne vous parle pas des soustractions ou autres calculs ; c'était inutile même d'essayer. »

Forster esquissa un rire, se tut, et tourna la tête ; voyant que l'ornithologue allait poser une question attendue, il lui évita le « Mais alors, comment avez-vous pu si bien... » et continua :

« N'abandonnant pas l'espoir de faire de moi quelqu'un de cultivé, on m'orienta vers la musique. J'y montrais apparemment une certaine créativité, et en tous cas j'aimais la musique, et l'idée d'en jouer me plaisait. Mais tout art requiert son pesant de technique, et donc ses pages de théorie. Je me suis heurté au solfège avec un fracas retentissant. Dès qu'il fallut déchiffrer des notes, dénombrer des lignes sur des portées, convertir des clés; dès qu'il fallut compter, je restais bloqué. Je

n'entendais rien à ces principes. Les chiffres sous-jacents, me narguant derrière les barres de mesure, m'interdirent l'accès à la musique.

J'étais sans doute d'autant plus désespérant, que je ne manquais pas de bonne volonté. Pour cette raison, jamais un professeur ne me gronda. Mais le regard de pitié qu'ils m'adressaient parfois après une nouvelle réponse une fois de plus aléatoire, me causait encore plus de douleur.

Pour mon dixième anniversaire mes parents m'offrirent un boulier, qu'un négociant de leurs amis leur avait ramené de Mandchourie. Un beau boulier de l'époque Ming, avec des perles de quartz blanc, un objet de valeur, décoratif. Je n'osais d'abord pas y toucher. Il était précieux, mais sans doute aussi avais-je peur des chiffres qu'il représentait, ou honte de jouer avec quelque chose qui était ma si grande faiblesse. Mais un jour, voyant un cordonnier faire usage d'un boulier en bois du même principe, je m'enhardis à lui demander comment ce dernier fonctionnait. En l'observant quelques minutes, je vis que manier le boulier était fort simple. On ajoutait ou retranchait des billes. Pas de chiffres en vue, seulement des billes. Pas de décompte, juste l'action simple de faire glisser les perles le long des lignes. Puis, à la toute fin, un résultat, qui prenait le nom d'un chiffre, mais dont le sens n'était pas un principe numérique obscur mais un amas de billes séparé en deux. Je m'empressai de m'entraîner avec mon boulier, et bientôt j'eus une arme imparable pour réussir tous les exercices impensables que l'on exigeait de moi à l'école.

Jamais je ne compris ce qu'une multiplication voulait dire, mais je savais reproduire à la perfection des tas de billes de même grosseur, les passer ensuite du bon côté, puis estimer la taille occupée sur les lignes et les colonnes, et donner triomphant le résultat au professeur. Les chiffres avaient là une forme dénuée de leur mystère douloureusement inaccessible. Je manipulais les chiffres, là, dans mes mains, sans les comprendre, sans que n'habite en moi leur idée, leur sens toujours insaisissable. Et j'obtenais le résultat exact, donné par le boulier, sans la moindre idée du pourquoi de ce nombre.

Je pus avancer dans mes études, en apprenant dans des livres des techniques nouvelles au boulier, dès qu'une opération nouvelle se présentait. J'appliquais ces techniques à la lettre, et obtenais efficacement les solutions, y compris pour les « nombres à virgules », qui m'avaient beaucoup effrayé auparavant.

Apparurent les problèmes; il fallait deviner quelle technique de calcul appliquer au boulier dans une situation donnée. Là encore la logique me faisait défaut, mais je ramenaient tout à des perles. Fallait-il en ajouter ? En retirer ? Je ne voyais pas comment justifier qu'il fallait une division ou une addition, mais je trouvais toujours sur le boulier le résultat exact.

Je réussis ainsi tous les exercices, jusqu'au jour où l'on tenta de m'enseigner des principes abstraits, des inconnues, de la géométrie, et tant d'autres calculs que le boulier ne me permettait pas de mener. Même les lettres, ou le droit, faisaient appel à un minimum de ces raisonnements de logique, d'induction et de déduction, auxquels j'étais imperméable. L'école était finie pour moi.

J'avais cependant acquis des capacités suffisantes pour reprendre un magasin familial, et l'on me confia la gestion d'une petite épicerie de quartier. C'était un métier épuisant, mais le commerce se portait bien, et me rapportait de quoi vivre. Acheter les produits en gros était pour moi tâche difficile, et la lenteur des calculs au boulier m'ôtait tout espoir d'un jour agrandir mon commerce. Plus de produits, des employés dont gérer les coûts, un emprunt pour acheter une nouvelle boutique, risquaient de me poser un problème mathématique insoluble au boulier. Je laissais donc, résigné, la routine s'installer, et l'entretenais chaque jour. Tôt le matin, je préparais des soupes, des gâteaux ; toujours les mêmes produits, ceux que les clients appréciaient. Convertir les poids et mesures me prenant trop de temps, je me fiait à la lettre aux recettes, et les répétais plusieurs fois. Je vendais toute la journée ces denrées diverses, en calculant sous le comptoir, au boulier, les sommes dues et la monnaie à rendre. Puis le soir, je passais de longues heures attablé dans le magasin vide, à faire les comptes, douloureusement, face au boulier.

C'est un de ces soirs de calculs, en fermant le magasin, que je m'aperçus qu'un client y avait laissé tomber un petit étui beige et lourd. Je le mis de côté, en évidence dans un coin de l'étal, au cas où son propriétaire reviendrait le lendemain. Il se passa des mois, sans que jamais personne ne vienne

me réclamer l'étui beige.

Une nuit, ayant terminé tard mais n'ayant pas sommeil, je tournais en rond, rêvant seul dans ma boutique, quand mon regard se porta sur cet étui, que je décidai d'ouvrir. Il s'y trouvait une calculatrice, fine et dorée, de marque HP ; sans doute était-ce un homme d'affaires étranger qui de passage l'avait égarée ici. C'était un modèle à notation polonaise inversée, l'un des premiers ; vous ne pourriez pas vous en servir facilement de nos jours. Distrayant, je l'allumai, laissant mes doigts errer sur les touches. Des chiffres en bâtonnets, futuristes, apparurent en noir sur le fond d'un écran vert phosphorescent, et s'y tordaient, se métamorphosaient. J'étais ébahi, je n'avais jamais vu un tel appareil. Je mis plusieurs heures à en élucider le fonctionnement ; ils étaient loin, ces symboles de plus et de moins qu'on m'avait enseignés à l'école ! Mais enfin, tard dans la nuit, après avoir réalisé plusieurs opérations élémentaires avec succès, j'en tentai une difficile : une multiplication de deux nombres à 3 chiffres. J'eus beau vérifier à plusieurs reprises le résultat, le boulier était formel : je pouvais faire confiance à cet objet pour effectuer des calculs, même complexes.

Dès le lendemain, je travaillais le cœur plus léger. Peu à peu l'usage de la calculatrice devint pour moi plus rapide et facile que celui du boulier. Faire mes comptes en quelques minutes m'ouvrit de nouvelles possibilités. Je pus gérer mes stocks plus aisément, et bientôt j'employai deux vendeurs pour m'aider en rayon. Je découvrais les possibilités incroyables de cet objet, qui manipulait des nombres que ni mon esprit ni le boulier ne pouvaient concevoir. Les rapports entre les quantités des ingrédients, entités incompréhensibles, se matérialisaient par le sigle de la touche de division, en forme de petite balance, qui soupesait pour moi les produits en retournant des résultats d'apparence magique ! Ces résultats me permirent de produire des plats cuisinés en grandes quantités, et d'acheter les volumes adéquats, limitant la perte et le surplus. De plus, je découvris que ces rapports, ces étonnants nombres à virgules, étaient toujours les mêmes. Je tentai donc d'inventer de nouvelles recettes, en conservant ces proportions, et améliorai les produits que je vendais, attirant toujours plus de clients. J'appris bien plus tard que l'un de ces rapports mystérieux est bien connu des grands chefs cuisiniers, en Europe, et qu'ils l'appellent là-bas le nombre d'or.

Mon commerce gagnait chaque jour en succès. Je partis donc à l'assaut des financements, afin de le développer. J'empruntai de l'argent, vite remboursé par le succès de ma deuxième, puis de ma troisième boutique. J'eus bientôt recours aux services d'un comptable, qui comprenait quelque chose aux comptes qu'il m'évitait d'avoir à faire. Il me donnait chaque mois un bilan, et d'un coup de calculatrice, je savais méthodiquement ce qu'il convenait de choisir, dans quels secteurs et vers quelles voies développer mes ventes. Bientôt je devins un vrai marchand, et les chiffres que j'affichais sur ma calculatrice représentèrent des centaines, puis des milliers. C'étaient toujours les mêmes chiffres, incompréhensibles, mais je n'avais pas même à me soucier de leur essence. Je les insérais dans la machine, et elle me rendait des bénéfiques. La réalité de l'argent que représentaient ces figures grossissait chaque jour.

Je possédais des boutiques dans toute la ville, et je rencontrais leurs gérants, ou négociais de nouveaux contrats, toujours calculatrice en poche. La machine me disait ce qui était rentable ou non, où m'arrêter dans l'escalade des prix. Cette arme fit de moi un combattant redouté ; dans chaque négociation, à l'instant crucial où il faut décider, je sortais la HP de ma poche de chemise, griffonnais des chiffres sur un calepin, et sous la stupeur des belligérants, apportais ma réponse définitive aux appels d'offres.

Très vite mon entreprise gagna tant que les calculs m'indiquèrent qu'il serait rentable d'investir à l'étranger. Je le fis avec succès, et ne tardai pas à déménager ma société en Amérique. Là, des hommes et des femmes redoutables, en costumes impeccables, venaient de tous les coins du monde négocier des contrats immenses. Leurs chiffres noirs désignaient alors des millions, des milliards, des choses que seule la calculatrice pouvait imaginer parmi ses circuits complexes. Je recevais chaque jour des hommes d'affaires et je faisais semblant de négocier avec eux, pour la forme. Puis, au moment opportun, prétextant devoir parler à un avocat ou à un banquier, je fuyais dans la première cabine téléphonique venue, dégainais la calculatrice, inscrivais en hâte sur un carnet les

résultats, et revenais avec la réponse. Je feignais de nouveau la discussion et la réflexion, mais je savais parfaitement si j'allais repousser ou accepter l'offre qui m'était faite. La calculatrice avait tranché.

Ma compagnie brassait des chiffres si imposants que je dus acheter des calculateurs, embaucher des ingénieurs, des experts de la finance. Des machines incroyables moulaient des nuits entières, analysant des données venant du monde entier. Moi, sur mon bureau, je recevais les feuilles de résultats. Ce que j'avais gagné, et perdu; je ne comprenais rien de plus. Les moyennes, les chiffres d'affaires, les ---- étaient pour moi des choses inaccessibles, dont je délégais l'analyse à mes employés. Je regardais seulement ce que j'avais gagné et perdu, prenais l'une de mes calculatrices – j'en avais acheté de nouveaux modèles, ergonomiques et simples- et voyais s'il me fallait acheter ou vendre.

De toutes les touches complexes de la machine, je n'utilisais jamais que les plus basiques ; jamais je ne sus à quoi servaient le sin ou la « racine carrée », d'ailleurs j'ai toujours douté que quiconque dans la vie réelle ait une vision bien claire de leur utilité.

Vous le voyez, tout dans ma vie m'a été apporté par cette calculatrice. C'est elle qui m'a indiqué toutes les décisions à prendre pour arriver à ce point de succès. J'ai même rencontré mon épouse, et éduqué mes enfants, grâce aux calculs de cette machine. »

Forster rit faiblement, et regarda au loin. L'ornithologue sentit que ce dernier venait de laisser échapper quelque chose de trop intime, sur lequel il n'avait pas voulu s'aventurer, et riait pour couvrir sa gêne. Alors il se tut, et regarda lui aussi dans le vide, pour se faire oublier et que le vieil homme confiant pût reprendre son récit.

Forster continua doucement :

« Le problème était qu'on pensait que j'avais gagné honnêtement, moi-même, tout ce que j'avais, alors que je ne le devais qu'à la seule calculatrice.

Mon entreprise réussissait si bien qu'elle servit d'exemple de croissance pour beaucoup. Je passais pour un génie des affaires, et l'on me prêtait un grand talent économique. De même qu'au Moyen-Age on croyait qu'un homme, parce qu'il a eu la chance de naître roi, pouvait guérir des maladies et faire des miracles, les plus grands journalistes économiques me croyaient que, moi, qui étais incapable de multiplier des nombres « avec retenue », possesseur du grand pouvoir de multiplier l'argent.

Ma discrétion et le peu de réponses que je leur offrais ne fit qu'attiser leur curiosité, et leur frénésie. Ils m'interviewèrent, employèrent les plus grands penseurs économiques à disséquer mes actions pour comprendre leur logique. On y décela des principes mathématiques, on crut y voir des lois de statistique nouvelles, que l'on baptisa de mon nom. Moi qui n'ai toujours pas saisi ce que veut dire une moyenne – pourquoi multiplier par des « poids » ? Et diviser ensuite ? C'est obscur- on m'attribua des théorèmes d'algèbre et d'analyse.

J'ai longtemps tenté de leur expliquer que tout mon succès n'était dû qu'à des calculs empiriques et des additions élémentaires. Je me suis bien sûr heurté à une incrédulité totale ; on m'accusait alors d'ironie ou d'extrême modestie. Résigné, je me conformais à cette image. J'étais pour eux le sage génie financier venu d'extrême orient, qui par humilité (ou par fourberie) tait les lois techniques de son succès, mais devant lequel les analystes économiques s'inclinent avec admiration. Cela convenait bien à la société, on m'avait trouvé un rôle que je faisais semblant de jouer, en me laissant inviter aux plus grands colloques où je ne comprenais rien, disais deux mots, et suscitais l'admiration.

C'était cependant, sous des dehors agréables, d'une hypocrisie sans nom, et je ne pouvais m'y résoudre. Je savais que je ne devais mes décisions qu'à de simples calculs, que je trompais sans le vouloir tous ces gens qui m'admiraient. J'étais de plus assailli de demandes de mettre au service du

bien commun, et de la politique, mon prétendu génie économique. Et je sentais que mon refus ne passerait pas longtemps pour de l'humilité et du désintéret : je voyais déjà les journalistes brûlant d'estampiller à mon image celle du milliardaire égoïste. Je ne voulais surtout pas de pouvoir supplémentaire, mais il me devenait de plus en plus difficile de refuser celui-ci, et dans le même temps je souhaitais vraiment rendre à tout ce peuple qui me vénérât, les faveurs dont il me comblait à tort.

Je décidais donc de me présenter aux élections, dans l'objectif, faute de pouvoir faire entendre raison aux gens, de tenter de les aider vraiment. Je savais que je ne comprenais rien à l'économie, mais pensais aussi pouvoir arriver à régler les problèmes politiques avec cette calculatrice qui m'avait toujours aidé jusque-là. Cette machine qui m'avait fait tant de bien allait sans doute être capable d'aider le bien de tous. J'allais détourner son pouvoir en faveur de la société.

Comme je m'y attendais, dès que je me penchai sur les comptes de mon Etat, je compris que le problème venait des chiffres. Les hommes s'attachaient avec passion à des idées, ou à quelques chiffres médiatisés, mais ne voyaient pas le bilan numérique dans son ensemble. Ou bien ils se fiaient aveuglement à des théories économiques complexes, que mon incapacité numérique m'empêchait de juger, mais qui dans les faits n'avaient pas fait leurs preuves.

Je dépêchai donc des experts qui me rapportèrent tous ces chiffres, les condensèrent pour moi. Puis en quelques coups de signes de calculatrice je localisai où était la dette, quelle était l'ampleur des fonds disponibles, et sus immédiatement comment réagir. Je vis quels déficits il fallait ponctionner, percer d'un coup de signe moins, quels budgets rafistoler et recoudre au point de croix des additions et multiplications. Je révélai ces calculs aux yeux de tous – des calculs que même un enfant pourrait comprendre et donc les seuls dont je pouvais parler en connaissance de cause. Et j'expliquai, avec une simplicité désinvolte car indispensable pour moi, mon projet pour guérir et réparer les chiffres de la société.

Je reçus l'approbation du plus grand nombre, fus élu, et menai un mandat qui paraît-il fut loué de tous.

Mais je n'aspirai pas à être réélu. L'atmosphère de la politique était pesante, je voulais du temps à dédier à ma famille, à la vie. Et par-dessus tout, j'avais de plus en plus l'impression d'être un tricheur. Si tout mon mandat durant, mon parti a été le plus honnête de tous, et n'a rien commis d'illégal, j'avais l'impression que par le seul fait qu'il devait son succès au seul usage de la calculatrice, il était, au fondement, malhonnête. On me prêtait un courant de pensée, des idées ; je n'en avais pas. Je n'avais que la calculatrice. J'avais défait mes adversaires politiques par l'usage de cette machine, et avais l'impression que cette lutte, même si elle avait permis le bien de tous, était contraire à la nature de l'homme. Je m'étais battu avec pour stratégie une machine, contre des hommes qui n'avaient que leur âme pour réfléchir et leur cœur pour décider.

Je confiai donc mon parti politique à un économiste renommé, qui semblait comprendre la raison intrinsèque des calculs que je réalisais, et qui paraît-il a géré depuis les finances de l'Etat de manière somme toute acceptable.

Comme tous les hommes pour qui tout est facile et accessible, il me fallut, dès mon retrait de la vie politique, trouver un but à atteindre, un passe-temps. Un objectif impossible à obtenir autrement qu'en y dévouant beaucoup d'heures et d'énergie.

Je choisis les oiseaux, car je croyais alors les admirer, mais je compris plus tard que j'aimais les oiseaux car ils me ressemblaient. Avez-vous déjà vu la grâce d'un faucon, la perfection du moindre de ses mouvements ? Et pourtant, c'est un animal stupide, qui ne comprend rien à la manière dont il vole, aux courants d'air, aux lois de la pesanteur. Il semble agir par réflexe, par instinct, comme s'il possédait en lui un grand calculateur qui à chaque instant lui dicterait ce qu'il doit faire en analysant son environnement. Et c'est ainsi que le faucon plonge du haut des falaises, tue le rat, qui lui est une bête rusée et dotée d'intelligence, mais ne peut échapper à l'efficacité du rapace. J'avais peur de ressembler à un oiseau, de ne rien comprendre du monde dans lequel j'évoluais, et l'idée que, bien en dessous de moi, s'agitaient des rongeurs qui eux avaient peut-être l'occasion d'entrevoir les

principes du monde m'effrayait. J'avais peur d'être un oiseau, et c'est pourquoi je choisis de les étudier.

Il était écrit dans certains ouvrages qu'il existait une 8^{ème} espèce d'océanite. Semblable à ses congénères : un oiseau de mer petit comme un moineau, qui vit au large, hors de la vue de toute terre. Ils passent leur vie dispersés au gré des courants pélagiques, tout autour de la planète, et ne reviennent nicher qu'une fois l'an, tous sur le même flanc d'un îlot. Cet océanite inconnu n'avait été décrit que par un navigateur espagnol, lors d'une exploration au large de la Patagonie, l'équipage avait rencontré un îlot peuplé de ses oiseaux, et s'y était donc avitaillé en œufs. Le nom de l'îlot avait été perdu, et suite à une erreur dans les horloges de bord toutes les latitudes des cartes de l'expédition étaient inexactes. Nul ne sut donc l'emplacement de cette île aux océanites, mais des ornithologues du monde entier avaient depuis prétendu avoir aperçu la bête, entièrement noire à l'exception du front blanchâtre, sans jamais l'avoir pour autant approchée.

Je ne pus m'empêcher de faire des calculs. Mes recherches m'avaient donné les emplacements de très nombreuses observations prétendues de l'oiseau. Je mesurai les distances entre elles, traçai des lignes, que je comparai avec les cartes de courants océaniques. Des figures régulières apparurent. Sans doute étaient-elles liées à des plateaux continentaux, des cycles de marées, des lignes de température de l'eau ; je ne le compris pas, mais ne cherchai pas même à le savoir. J'analysai simplement les données, et fus convaincu que l'on observerait l'oiseau aux prochaines grandes marées d'Equinoxe, dans la baie de Fundy au Canada.

Je me rendis en Nouvelle-Ecosse pour plusieurs jours, mes calculs m'avaient indiqué qu'en quatre jours j'avais de très grandes chances de croiser l'océanite. Dès le premier matin, levé à l'aube pour la marée basse, je partis arpenter la plage. Le soleil pendait à l'horizon comme une lourde montgolfière rose prenant son envol. De grosses gouttes de lumière coloraient les flaques. Je ne fis que quelques mètres sur le sable humide de l'estran. L'oiseau était là, échoué, baignant à demi dans son morceau de soleil ; il me fixait d'un regard misérable. J'eus le sentiment qu'il m'attendait, comme si nous étions tous deux arrivés à l'heure à un même rendez-vous.

J'ai depuis découvert ou redécouvert de très nombreuses espèces d'oiseaux. Plusieurs d'entre eux portent mon nom. Des oiseaux marins du large pour la plupart, de grands pétrels, quelques albatros... A chaque fois j'ai communiqué les résultats de mes calculs à des scientifiques. Ceux-là me prennent pour un spécialiste. Mais ce sont en vérité eux seuls qui comprennent la vérité cachée derrière les tableaux de chiffres. Je n'ai jamais fait que calculer, et sans comprendre découvrir l'endroit où voir l'oiseau. Comme cela fonctionnait très bien, je me mis même avec succès en quête des colonies d'oiseaux, des infimes rochers où ils nichent. Je les découvrais à chaque fois. Lorsque ça me semblait trop facile, je faisais les calculs au boulier. C'était équivalent, mais bien plus long. Le pétrel des neiges d'Antarctique, par exemple, j'ai localisé sa colonie au boulier. J'ai mis 3 ans. Mais je compris vite que je ne cherchais pas les oiseaux pour me divertir par une quête délicate, mais que je cherchais à me rassurer par leur traque. Et plus je trouvais des oiseaux insaisissables, moins je me rassurais. Dans la traque des oiseaux, j'espérais trouver une limite. Une borne au pouvoir sans fin de cette calculatrice. Je me sentais comme un tricheur ; j'avais triché dans le commerce, et réussi ; j'avais triché avec la société, et réussi ; j'espérais alors que la nature me rappellerait à l'ordre. Mais je trouvais tous les oiseaux que je cherchais.

La calculatrice avait trouvé pour moi le succès, l'amour, la renommée, la gloire, et elle avait même trouvé un petit oiseau noir au milieu de l'immensité des mers. Je sentais que je ne méritais rien de cela. Que j'avais simplement trouvé un artifice de calcul, une martingale pour gagner en se jouant des lois du hasard et du cœur.

J'avais découvert dans la calculatrice un petit engrenage imbriqué au sein de la machine du monde. J'étais trop bête pour voir l'ensemble de cette machine, pour en comprendre le fonctionnement. Mais en jouant à l'aveuglette avec l'engrenage, j'avais dévié en ma faveur la trajectoire de l'univers.

Je devais trouver une limite. Je me dis que si la nature n'était plus assez immense ou complexe pour résister à la machine, les profondeurs de l'âme humaine, les subtilités des émotions le seraient. Je me mis à chercher la beauté, et dans ce but, à composer de la musique. Pianotant sur ma

calculatrice, je pris une brillante revanche sur ces lois du solfège d'antan. Je ne pris pas la peine de m'y heurter encore, je fis directement les calculs, sans apprendre ni comprendre les règles. Il y avait des ronds sur des lignes, les portées n'étaient qu'un grand boulier. Qu'importaient les accords et autres complexités. Je réalisai simplement à la calculatrice les calculs représentés sur ces lignes.

J'avais honte cette expérience, que je menai clandestinement. Je composai ma musique enfermé seul dans une chambre, frémissant au moindre bruit, n'en disant pas le moindre mot à mon entourage. Puis je jouai les airs, les déchiffrant laborieusement sur un clavier électronique, jouant très faiblement, pour moi seul. Ce fut un moment d'écoute chargé d'une émotion terrible. Je n'avais jamais ouï tant de beauté dans une musique. J'étais ému aux larmes, et en même temps terrifié et glacé de honte. Ma musique avait la simplicité des plus grands morceaux, et, tout à la fois, la richesse mesurée et l'harmonie équilibrée des œuvres les plus travaillées. Je la répétais longuement, ébloui par sa pureté sonore. Mais à chaque reprise, ces notes lumineuses me brûlaient. J'avais l'impression d'entrevoir leur beauté comme un voyeur, de manière indiscreète et prohibée. Je touchais de mes yeux sales sur une perfection qui ne m'était pas destinée. Je fis des rêves étranges, où je remportais des concours de peinture, face à de grands maîtres du XVII^{ème} siècle, en exposant des photographies. J'étais maintenant en train de tricher dans l'art. Les artistes se fixaient la règle de ne travailler qu'à l'émotion, et en travaillant au calcul je les surpassais. J'y mis fin. Je détruisis les partitions, avec la grande peur de passer à tort pour un grand compositeur. Mais les airs que j'avais conçus avaient cette caractéristique qu'ont les plus beaux chefs d'œuvre : leur rythme simple et leur mélodie délicate restent dans l'oreille, s'accrochent à l'esprit. Je ne pouvais les chasser de ma tête, ils s'y jouaient tous seuls. Et leurs arpèges semblaient me dire des reproches, leurs accords m'accusaient, dénonçaient ce que je venais de faire. J'avais volé ces airs. Ils appartenaient au monde des idées et des principes, un monde dont ma bêtise m'interdisait l'accès, et dont la calculatrice avait pour moi forcé la serrure.

Je me sentais coupable et en même temps je me demandais si le monde n'était pas ainsi, si ce savoir, ce monde des idées, existait vraiment. S'il y avait vraiment des principes derrière les chiffres, ou si ce n'était que des billes. Si j'étais un tricheur ou un virtuose.

Les musiques se répétaient en moi et creusaient ces interrogations ; j'essayais sans succès de trouver la réponse dans leurs notes, de les juger. Mais mes raisonnements tournaient à vide, et cette tentative d'expertise tournait à la folie.

Je crus à un moment que seul pouvait me donner la réponse l'homme qui avait oublié cette calculatrice dans mon magasin, et sans lequel j'aurais été encore au fond d'une boutique, les mains dans les raviolis aux crevettes. Je menai une enquête similaire à celle des oiseaux, à coups de calculs. L'application numérique m'indiqua le nom de cet homme, mais je n'allai pas jusqu'à le contacter. Que lui aurais-je dit ? Il m'aurait pris sans doute comme un fou. Ou des journalistes en auraient romancé une belle histoire, fausse mais agréable, pour que la société se réjouisse de son propre succès. Je ne le contactai pas, mais quelques recherches informatiques m'indiquèrent un détail sur sa profession. Cet homme, qui avait oublié une calculatrice, n'était pas un banquier ou un commercial comme je l'imaginai, mais un philosophe. Un philosophe italien assez renommé, qui venait de donner une conférence dans une institution dont j'ignorais alors l'existence : l'Académie de Philosophie. C'était un cénacle regroupant les meilleurs des philosophes, sur la base d'un concours très élitiste où était posée une des grandes questions de la vie. Un jury très rigoureux garantissait la sélection, et un double anonymat empêchait quiconque de gagner cette institution par son nom ni par son passé. Seule comptait la réflexion pure, et exprimée dans la copie.

J'avais, depuis que l'école m'avait fermé ses portes, ou plutôt avait dressé devant moi des portes que mon boulier ne me permettait pas d'ouvrir, maintenu une distance respectueuse entre moi et le monde de l'esprit. Les choses de la culture ne reçurent jamais mon attention, et si je les admirais, je n'avais jamais m'y intéresser. Mais cette Académie de Philosophie, telle que je me la figurais, me semblait être enfin cette limite que je recherchais au pouvoir du monde des calculs.

Le commerce, la musique, l'ornithologie, me paraissaient faire partie d'un univers empirique, où l'homme n'est qu'un animal, qui cherche une proie en suivant ses instincts. Il n'y est un être immédiat, qui s'agit en tous sens mais n'avance jamais. Les Philosophes, me semblait-il, ne négligeaient pas la beauté, ou bien les oiseaux. Mais c'était pour eux des sujets d'inspiration. Ils s'en inspiraient, ils inspiraient, tels des baleines, avant de plonger rendre visite au fond des choses. Et je restais, tel un oiseau, à picorer mon propre reflet à la surface, incapable d'aller comme eux nager aux confins des profondeurs.

Je voulais me mesurer à ce concours d'entrée, et savais que lui seul pouvait m'apporter ma réponse. Ce jury de grands érudits allait enfin pouvoir me dire si je n'étais qu'un imposteur, un tricheur, ou si je faisais partie de leur société des meilleurs, de ceux qui inscrivent leur marque dans la compréhension du monde. En me confrontant à leur question, j'allais faire juger mes actes, et savoir si tout mon succès était une réalité, ou une vulgaire contrefaçon.

Je me préparai à ce concours et tentai d'abord de lire les ouvrages de grands philosophes. C'était peine perdue. Leurs raisonnements étaient logiques, je ne pouvais les saisir. Leurs syllogismes dépassaient mon entendement. Et je ne voyais pas ce que je pouvais calculer dans des questions telles que le bonheur ou la morale. Mais je vis par hasard au détour d'une page de Bergson une intégrale mathématique. Le philosophe avait, pour illustrer une de ses théories sur la conscience, employé une intégrale triple. Je ne comprenais pas le sens de ces gigantesques « s », de ces zigzags élégants et obscurs. Mais il y avait sur ma calculatrice graphique une touche de forme similaire. Je saisis cette chance, et réalisai l'intégration numérique de la formule. Puis calculai sa valeur, en donnant à la conscience et à la sensation différents ordres de grandeur. Cela fonctionna. Il s'en dégageait un tableau de chiffres dont les tendances corroboraient les dires de Bergson. Bientôt je pus étendre sa formule à Nietzsche. En la modifiant empiriquement, je trouvai une méthode de régression qui s'ajusta parfaitement aux conclusions de Kant. Je calculai de même Auguste Comte, et pus prévoir ce qu'avait dit Voltaire à 3 chiffres près « après la virgule ».

Mais répondre à la question l'était pas tout, il me fallait également présenter la réponse d'une manière qui soit agréable au lecteur, et, surtout claire pour ce dernier. Je savais calculer les mots pour écrire avec élégance, la poésie ne présentant guère plus de difficultés calculatoires que la musique, et la prose n'étant qu'une poésie aléatoire. Mais il me fallait de plus justifier et faire comprendre mes trouvailles et les résultats de mes calculs à des esprits intelligents. Il me fallait trouver le moyen de faire comprendre des idées que moi-même ne comprenais pas. Je m'attachais donc à mettre en calculs la forme des argumentations des philosophes, à tabuler les rapports et les coefficients qui rendaient leurs mots intelligibles. Ce fut tâche ardue, car je ne comprenais moi-même pas leurs discours. Mais je m'attachais à analyser cela de la manière la plus complète possible, à faire des comptes des nombres de lettres, des bilans sur les lignes, les mots. Je mis ainsi au point une méthode calculatoire, un algorithme pour écrire des discours clairs. Le reste fut un long entraînement machinal. Lorsque je m'étais trop heurté, sur ma calculatrice graphique, à la résolution pénible des équations différentielles complexes de Schopenhauer, ou à la diagonalisation des matrices d'Heidegger, je calculais quelques lignes d'un discours de Platon ou d'une théorie d'Epictète au boulier. C'était un exercice plus simple, une promenade distrayante. J'y prenais un goût ravivé par le désir d'être enfin jugé. J'allais enfin être couronné d'une gloire sans remords, ou bien faire justice au monde de ma propre imposture. L'échéance approchait, j'avais une méthode dont nul autre que moi n'avait encore vu l'efficacité. J'allais enfin la tester, je redoublai d'ardeur dans l'entraînement. Pour l'exercice, je calculais de pleins chapitres de la Critique de la Raison Pure, avec le seul boulier, et donnais leur valeur à 0.5 près. Je m'entraînais à dégainer ma calculatrice de concours, l'ergonomique TI89, le plus rapidement possible, et à calculer le sens de la vie ou la valeur exacte du bonheur, le plus vite possible, selon les algorithmes de Socrate, de Descartes, et même de la Bible.

Le jour du concours arriva, c'était au mois de Juin. On avait fermé les volets de la grande salle « C2 » du centre d'examen, j'étais enfermé au milieu d'une cohorte de tables en quinconce, sous l'éclat cru et faux des néons, dans une immense cage en tôle et en linoléum. Une horloge rouge aux chiffres en bâtons décomptait les secondes me séparant de l'instant où j'allais pouvoir « prendre

connaissance » du sujet posé à l'envers devant moi. J'allais enfin pouvoir éprouver ma méthode, parfaitement rôdée, et être jugé, complètement, sans artifice. Je tremblais comme une feuille de peuplier, quand le surveillant donna le signal du début de l'épreuve.

Ce que je vis au recto de la feuille me figea de stupeur.

Ce ne fut pas le sujet, concis et ardu, qui me surprit alors. Ce fut le libellé de l'épreuve. Il y était inscrit, en lettres capitales : L'USAGE DE LA CALCULATRICE N'EST PAS AUTORISÉ. »

Forster se tut. L'ornithologue lui demanda, ébahi :

« Mais alors, comment avez-vous fait, pour répondre ? Car je sais – c'est écrit au dos de votre guide des procellariiformes- vous êtes membre permanent de l'Académie des Philosophes ».

« Nous avons 6 heures pour faire ce devoir » répondit simplement Forster. « C'était long. Je n'ai pas eu besoin d'employer la calculatrice ».

Un vol de courlis passa, survolant alors l'horizon. L'ornithologue les pointait un à un de l'index, murmurant un décompte pressé. Forster, lui, se hâta de sortir de son sac un objet blanc nacré, avec des tiges métalliques. Et à chaque fois qu'un oiseau disparaissait au-dessus de la pinède, ses doigts égrenaient une perle.